

VIES DES HOMMES ILLUSTRES - N° 38

LA VIE DE  
**SAINT-JUST**

par  
**EMMANUEL AEGERTER**

**nrf**

10<sup>e</sup> édition

**LIBRAIRIE GALLIMARD**  
**PARIS 3, rue de Grenelle 1929**

LA VIE DE  
**SAINT-JUST**



80-L n 27  
63859

## DU MÊME AUTEUR

### POÉSIE

- La Chimère dans le Parc.* (Editions Lemerre), 1914.  
*Les Comédiens d'Elseneur.* (Éditions Delalain), 1922.  
*Les Ames sous l'Autel.* (Éditions de la Pensée Latine), 1924.  
*Dix Poèmes Freudiens.* (Éditions de la Griffes), 1927.  
Prix Alfred de Musset de la Société des Auteurs.  
*Poèmes d'Europe.* (Éditions Albert Messein), 1929. Prix National de Poésie.

### ROMAN

- La Minute du Mandarin.* (Éditions Delalain), 1921.

### THÉÂTRE

- Une Halte de Don Juan,* pièce en trois actes et en vers, représentée pour la première fois le 14 avril 1921, par le Nouveau Théâtre Libre, sur la scène du Théâtre Antoine. (Éditions de la Renaissance artistique), 1921.

### HISTOIRE

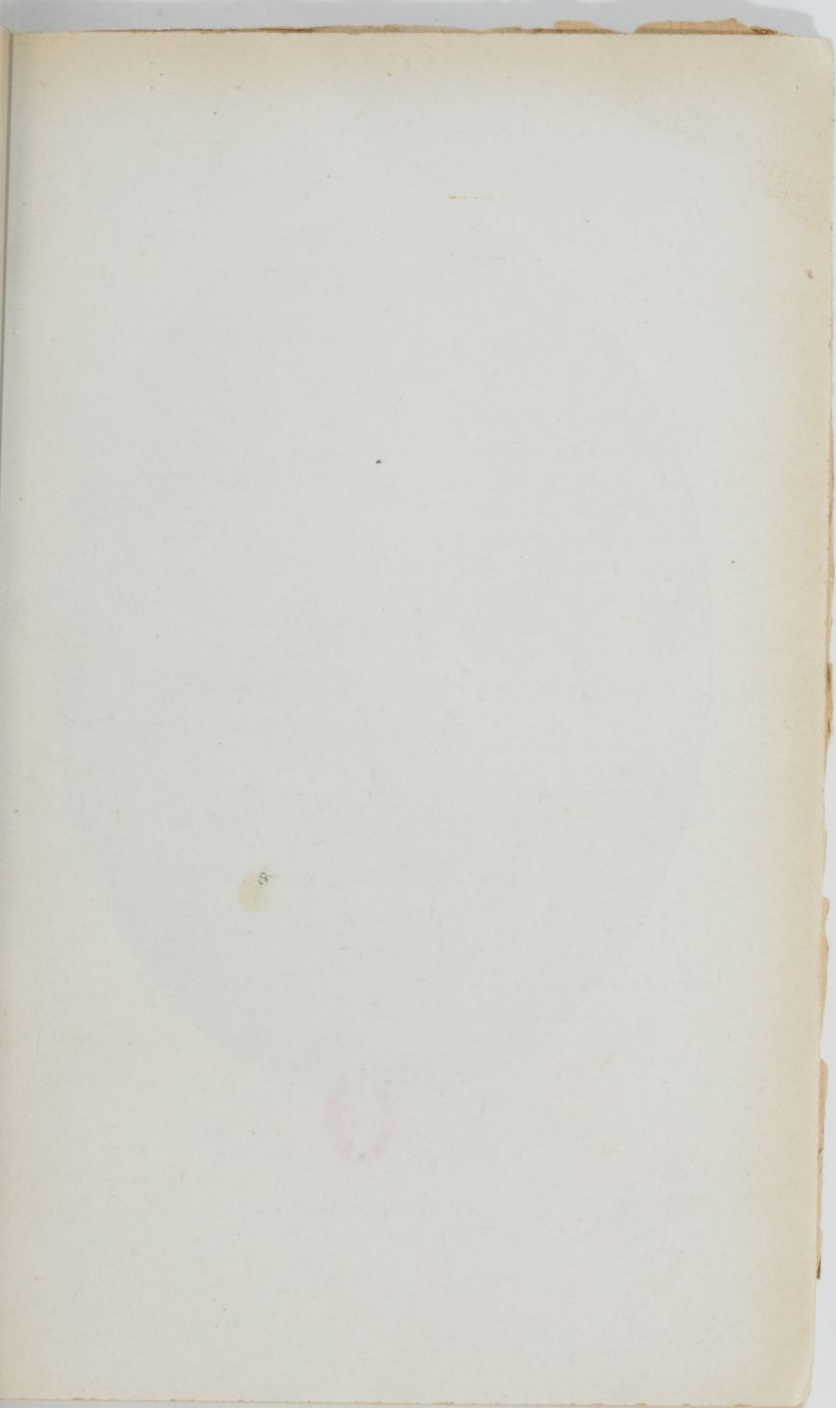
#### L'ÉVANGILE ÉTERNEL.

- I. *Vie de Joachim de Flore.*
- II. *L'Évangile Éternel.* Première traduction française. (Éditions Rieder), 1928.

### CRITIQUE D'ART


(à paraître prochainement)

*Masaccio.*





SAINT-JUST  
(Musée Carnavalet)



VIES DES HOMMES ILLUSTRES - N° 38

LA VIE DE  
**SAINT-JUST**


par

**EMMANUEL AEGERTER**

**nrf**

10<sup>e</sup> édition

LIBRAIRIE GALLIMARD  
PARIS 3, rue de Grenelle 1929



IL A ÉTÉ TIRÉ DE LA PRÉSENTE ÉDITION TROIS CENT  
SOIXANTE-SEPT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL  
LAFUMA-NAVARRÉ DONT DIX-SEPT EXEMPLAIRES HORS  
COMMERCE MARQUÉS DE a A q ET TROIS CENT CIN-  
QUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 350, DIX  
EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL DONT NEUF MAR-  
QUÉS DE A A I ET UN EXEMPLAIRE RÉSERVÉ A L'AU-  
TEUR MARQUÉ H. C. A. IL A ÉTÉ EN OUTRE TIRÉ CINQ  
CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER D'ALFA MOUSSE DES  
PAPETERIES LAFUMA-NAVARRÉ NUMÉROTÉS DE 351  
A 850

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, D'ADAPTATION ET DE  
TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS  
LA RUSSIE. COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD, 1929.

## BIBLIOGRAPHIE

La Bibliographie de Saint-Just n'est pas très étendue. J'ai toutefois écarté de celle-ci des études déjà anciennes ou qui n'apportaient rien de nouveau, et retenu, par contre, de simples notes publiées dans des revues, qui jettent une lumière sur quelque détail intéressant. A cette documentation j'ai joint, pour la préparation de ce volume, la lecture des jugements portés sur Saint-Just par un certain nombre d'historiens. Peut-être est-il bon de rappeler, précisément, au seuil de cette liste, les portraits brefs et célèbres que brossèrent, du jeune Conventionnel, Lamar tine dans ses *Girondins*, et Taine dans ses *Origines de la France Contemporaine*.

\*  
\* \*

CHABRE. — *Notes sur la famille de Saint-Just*. Annales Révolutionnaires. T. VI, p. 411, 1913.

CUVILLIER-FLEURY. — *Portraits politiques et révolutionnaires*, 1882.

DEJENTE. — *La vérité sur Saint-Just*, 1905.

DOMMANGER Maurice. — *La famille du conventionnel Saint-Just à Nampcel*, (Oise). Annales révolutionnaires. T. VI, p. 257, 1913.

FLEURY Édouard. — *Etudes révolutionnaires*. — *Saint-Just et la Terreur*, 1852.

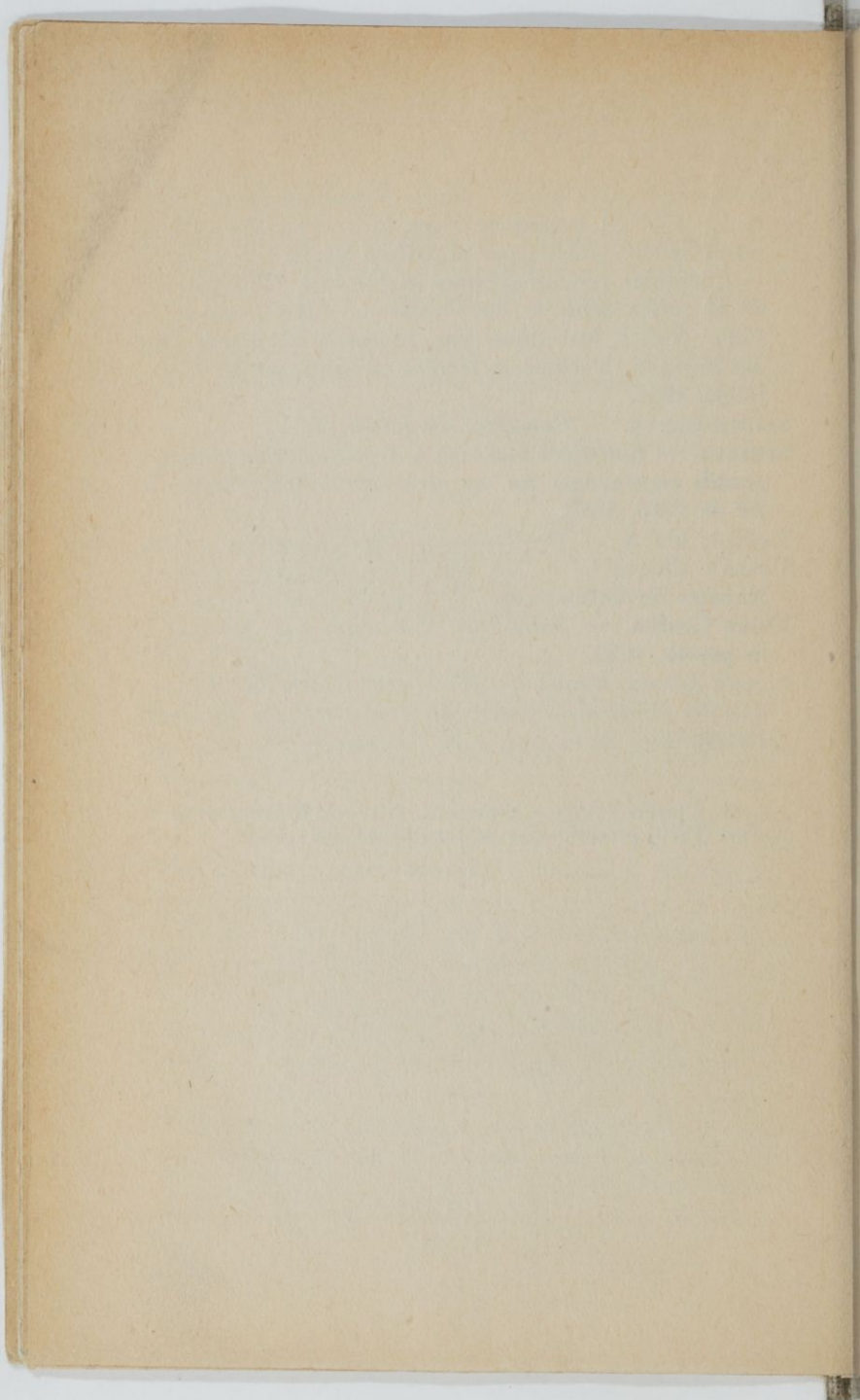


- GRAZIE E. DELLE. — *Sämtliche Werke*, Leipzig. T. II. 1903-1904.
- HAMEL Ernest. — *Histoire de Saint-Just, Député à la Convention Nationale*. 2 vol. 1859.  
— *Saint-Just (Louis-Antoine de Richebourg)*. Gr. in-8. 1863.
- KRITSCHESKY S. B. — *J.-J. Rousseau und Saint-Just*. Ein Beitrag zur Entwicklungsgeschichte der Socialpolitischen Ideen der Montagnards. Bern.
- LAURENT Camille. — *Curiosités révolutionnaires*. Charlevoix, 1901.
- LEBLANC J. — *Vies secrètes et politiques de Couthon, Saint-Just, Robespierre jeune, complices du tyran Robespierre et assassins de la République*. An II.<sup>1</sup>
- LENERU Marie. — *Saint-Just*, 1922.
- LENOTRE G. — *Paris révolutionnaire*. — *Vieilles maisons, vieux papiers*, 1900.
- LOUDUN Eugène. — *Saint-Just*, 1876.
- MATHIEZ A. — *Rousseau, Robespierre, Saint-Just et Couthon jugés par Buonarroti*. Notes relevées sur un ms. de la Bibliothèque Nationale. Annales révolutionnaires. T. V, p. 93, 1912.  
— *Un faux rapport de Saint-Just*. Annales révolutionnaires. T. VIII, p. 599, 1916.
- NODIER Charles. — *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*, 1850.
- PATOUX L. Abel. — *Saint-Just et Madame Thorin*. Origines de la famille Saint-Just, 1878.
- PILON Edmond. — *Portraits français*, 1904.
- POL Stéphane. — *De Robespierre à Fouché*. Notes de police.
- REGIS Alfred. — *Curiosités révolutionnaires*. *Saint-Just, membre du Comité de Salut Public de la Convention*

1. Malgré son titre prometteur, cette brochure ne contient que les calomnies courantes des contre-révolutionnaires sur Robespierre et son groupe. Elle ne mérite guère d'être consultée que comme échantillon du genre.

- Nationale* (1767-1794). Son emprisonnement sous Louis XVI en exécution d'une lettre de cachet. Documents inédits publiés par M. Alfred Régis.
- *Curiosités révolutionnaires. Saint-Just et les bureaux de la police générale du Comité de Salut Public en 1794*. Notice historique par Augustin Lejeune, chef des bureaux. Documents inédits publiés par M. Alfred Régis, 1896.
- SAINTE-BEUVE. — *Causeries du Lundi*. T. V.
- SERIEYS. — *Entretiens historiques et politiques de plusieurs grands personnages qui ont vécu depuis 1789 jusqu'à la fin de 1815*, 1816.
- TAYLOR Ida A. — *Revolutionary Types*. (Londres), 1904.
- VELLAY Charles<sup>1</sup>. — *Un ami de Saint-Just : Gateau*. Annales révolutionnaires. T. I, p. 64 et 265, 1908.
- VIDAL Gaston. — *Saint-Just*. Collection des Maîtres de la parole, 1923.
- WOLFF Johann-Daniel. — *Wichtigste Epoche der Revolution des Niederrhein unter dem Triumvirat der Tirannen Robespierre, Saint-Just, und Couthon*.

1. M. Charles Vellay a donné un *Essai de Bibliographie de Si-Just* (1910) précieux par sa documentation.



## AVANT-PROPOS

*Saint-Just fut terrible en des jours terribles. Nous n'avons pas à l'absoudre : qui donc sonderait les cœurs ? Nous n'avons pas à le défendre : son ombre sanglante et hautaine ne demande nul avocat. Moins sévère, mais plus complexe, notre effort sera de le comprendre.*

*C'est à Paris qu'il faut méditer sur son destin, dans ce Paris ancien que pressent et couronnent les tours carrées de Notre-Dame, la masse sculptée du Louvre, les tours rondes de la Conciergerie. Ces îles, ces quais, dans l'un des plus beaux paysages du monde, furent, pendant des siècles, un décor d'ordre impérieux et de beauté durable autour des grands mouvements révolutionnaires. C'est là, vraiment, alors que les hautes architectures se découpent sur un ciel pommelé, alors que s'arquent les ponts entre les arbres d'un vert profond, alors que la ville offre tout son charme idéaliste et septentrional, c'est là que nous évoquons dans la lumière la plus révélatrice ce François du Nord, grave, froid, lucide. Ce cadre de vieille France s'accorde à son dur génie pour qui la révolution n'est que l'établissement de l'ordre.*

*Car Saint-Just est, essentiellement, un Français,*

en ce sens qu'il parle éloquemment de la Liberté, mais qu'au fond il lui préfère la Justice — ou plutôt qu'en dernière analyse il ne conçoit la Liberté que sous la forme de la Justice. Il n'incarne pas le tribun qui libère les foules, mais le législateur qui organise la Société. Comme il a dû détester Danton !

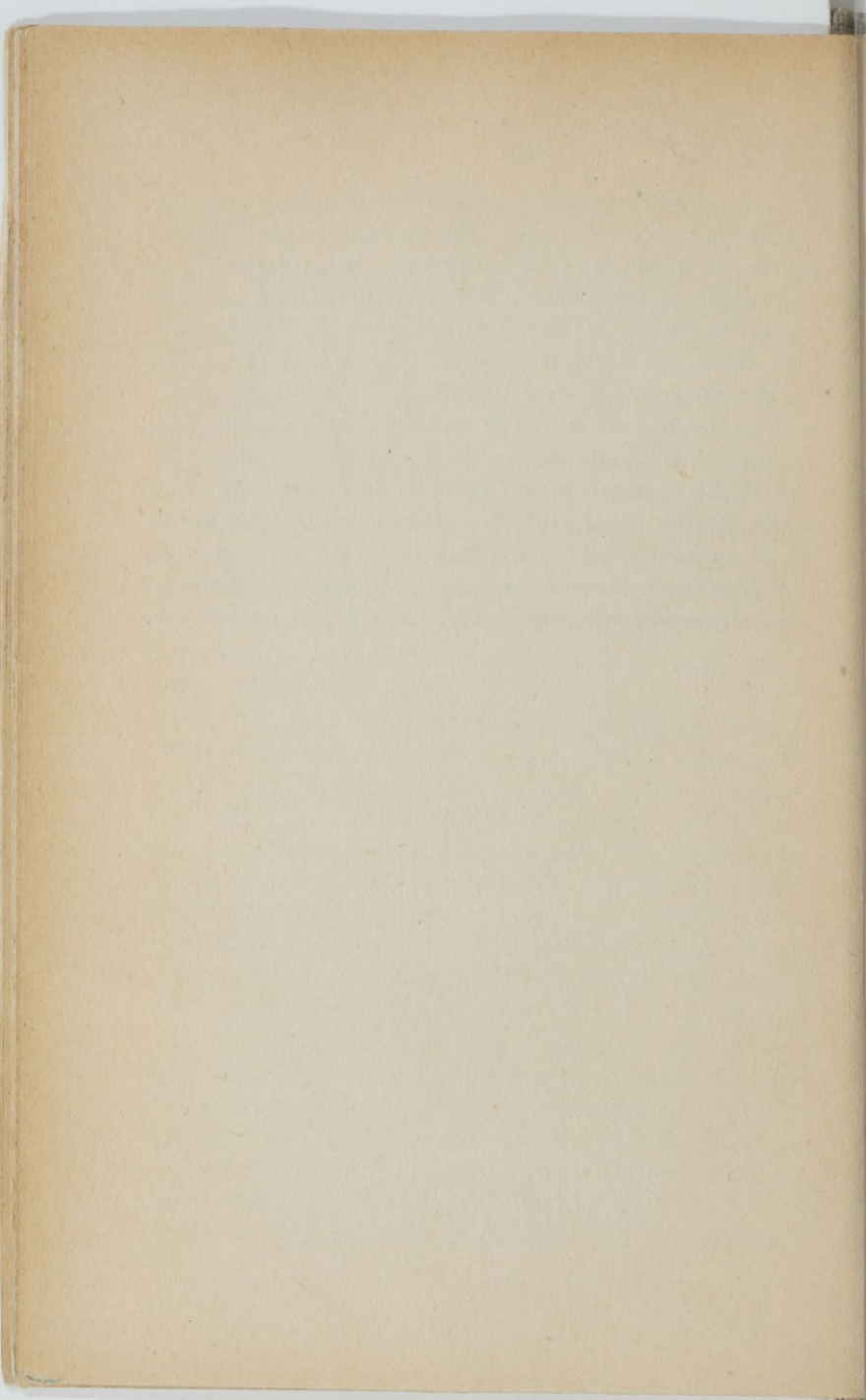
Il est un Français, encore, par son désir de faire bénéficier tout le continent des idées de justice sociale élaborées dans son pays, et par là même il apparaît également, dans l'acception présente du mot, l'un des premiers Européens. Il ne faut jamais oublier qu'il a prononcé, à la tribune de la Convention, la chaude et lumineuse phrase : « Le bonheur est une idée neuve en Europe », la phrase qui semble répondre à d'innombrables sanglots étouffés dans le temps et l'espace. Comme il a dû aimer Jean-Jacques !

J'aborde sans prévention l'histoire de ce jeune homme inexorable, qui se voua aux idées avec une sorte d'abnégation monastique, et mourut pauvre. Nous verrons ses fautes, ses erreurs, et s'il y a lieu, ses crimes. Mais que s'éteignent, devant la guillotine, les épithètes : magées et faciles ! Du cabinet de travail protégé par la police, il est aisé de blâmer, dans le silence des méditations, les actes commis dans le bruit de la lutte et l'odeur des paniques, sous le dur empire de la nécessité.

Ce volume, dans ma pensée, se rattache à celui que j'ai publié sur Joachim de Flore, à celui que je compte écrire sur Lénine. Ces trois hommes si dissemblables, le moine médiéval, le conventionnel français, le bolcheviste russe, sont trois grands mystiques de la Justice. Les disciples du premier rêvaient de la réaliser dans une humble et terrestre préfiguration de la cité de Dieu, en étendant à toute la vie sociale les règles du cloître.

*Le second a essayé de la réaliser politiquement par l'organisation d'une société platonicienne, sous l'égide et en présence de l'Être suprême. Le troisième s'est efforcé de la concrétiser dans l'instauration d'un communisme athée. L'Évangile Éternel, la Déclaration des Droits de l'Homme, la Thèse Marxiste, sont trois saisissantes étapes de l'humanisation de la Justice.*

*Ce n'est pas ici le lieu de rechercher ce que peut perdre ou gagner le concept de Justice à se vider de tout contenu spiriualiste : aussi bien l'histoire de Saint-Just offerte, limitée à ses seuls événements, son intérêt propre et de suffisants horizons. Mais je tenais à situer dans un plus vaste ensemble l'auteur de cet essai de construction d'une itcé humaine dont n'excluait pas l'espérance.*



# I

Le 9 Thermidor, après tant d'années, fourmille encore d'énigmes, aussi bien dans sa préparation sournoise et dans l'enchaînement de ses péripéties, que par ses conséquences immédiates ou lointaines. Peu de dates historiques éveillent plus de curiosité, permettent autant d'interrogations. La chute de Robespierre sauva-t-elle seulement une bande de trafiquants épouvantés ? Dès Fructidor, le Comité de Salut Public eût-il cassé les décrets de terreur, signé la loi de clémence réclamée par Camille Desmoulins ? Eût-il enfin appliqué la Constitution de 1793 ? Le maintien au pouvoir d'hommes rudes, mais purs de toute affaire d'argent, mais imprégnés jusqu'aux moelles de la conception civile de l'État, eût-il évité à la France les chatoyantes décompositions du Directoire, et les triomphes meurtriers de la dictature militaire ? Le problème est insoluble. Mais ce qui paraît hors de doute, c'est que parmi les deux ou trois philosophes sociaux dont la tête tombait, ce couchant de Juillet, Saint-Just s'affirmait comme le chef futur d'un tel gouvernement. Quelques biographes, devant sa jeunesse impérieuse, ont songé à Bonaparte. Il y avait certainement là, sous le front de ces deux jeunes gens, l'un déjà célèbre, l'autre



encore à peu près inconnu, deux conceptions du monde vigoureuses mais inconciliables : il est infiniment probable que, Saint-Just vivant, Bonaparte eût échoué. L'inflexibilité glacée, le souci farouche de légalité du député républicain eussent assuré l'avortement de l'Empire. C'est Thermidor qui a permis Brumaire, et Michelet a fort bien indiqué ce point. Mais si reconstruire le passé sur des conjectures est un jeu vain, nous pouvons toutefois, étudiant la psychologie d'un des plus célèbres parmi les adversaires de Tallien et de Billaud-Varennes, chercher s'il fut vraiment le jeune homme atroce et théâtral que peindra Sainte-Beuve (théâtral ? Il n'y a pas de théâtre quand on agit au péril de sa tête, et que l'on meurt vraiment à la fin du drame), ou bien, mystique lui-même, le fondateur de la mystique républicaine. Et nous pourrons voir en même temps si, malgré les violences, les fautes, les luttes sanglantes, ce ne fut pas, à la veille d'un régime matérialiste, l'idéalisme qui succomba.

Antoine de Saint-Just naquit à Decize, le 25 août 1767. Époque de l'année pesante d'orage, heure du siècle lourde d'attente. La monarchie est dans l'indécision. D'affreuses survivances du passé le plus sombre obscurcissent les chaudes lueurs spirituelles qui tentent, ici et là, de percer les nuées, et cette année 1767, sans fulgurance spéciale, n'offre qu'un sourd éclat. Le roi vieillissant de la France géographique muse, splendide et fatigué, entre deux règnes de favorites : voici deux ans déjà que le Bien-Aimé a salué, d'une indifférence cynique, le cercueil de la Pompadour s'éloignant sous la pluie, et ce n'est que l'année suivante que la Cour verra M<sup>me</sup> de Béarn lui présenter M<sup>lle</sup> L'Ange,

demoiselle de magasin fraîchement mariée avec le sieur Guillaume du Barry, frère de son précédent amant. Louis XV a pour l'instant une distinction ennuyée, et laisse Choiseul, l'œil vif dans un visage laid, parer aux coups du sort avec une bonne grâce de gentilhomme. Les princes de la France intellectuelle, les maîtres du véritable avenir, ne sont pas plus brillants. Rousseau, apeuré, frissonnant, poursuivi par la folie, vient de débarquer d'Angleterre, se fait appeler Renou, loge à Fleury-sous-Meudon chez le Marquis de Mirabeau, lit l'Astrée, se repaît de sa lointaine aventure avec M<sup>me</sup> de Warens en écrivant le cinquième livre de ses confessions, et va bientôt, relancé par la hantise, s'enfuir pour Trye : la sensibilité s'enlise dans de gras souvenirs. Voltaire, lui, ridé, voûté, son sourire en coin sur son menton en sabot, crée des haras, croise des tulipes, fait imprimer son terriblement ennuyeux et justement sifflé *Octave* ; Évêque du scepticisme, il publie sa lettre pastorale à Monseigneur l'Archevêque d'Auch, et songe à communier aux Pâques de 1768 : l'ironie s'empêtre dans le sacrilège. Les récoltes sont mauvaises. Le froment vaut sept livres et quatre sous. Octavien Diodati vient d'annoter la réédition de l'*Encyclopédie*, qui paraît à Genève. Les noires multitudes attendent quelque événement. Et dans la bonne ville d'Arras un petit écolier de neuf ans, maigre et chafain, le cœur à vif tout blessé d'inégalité, rongé du latin dans une classe sombre. Cependant, au milieu de cette torpeur la génération des grands aventureux du rêve et de l'action se prépare : dans les deux années qui vont suivre naîtront Chateaubriand et Bonaparte.

Decize fume d'usines, dans une échancrure d'eau

fraîche et lente. La vieille cité blasonnée d'or à lion de sable, aux débris féodaux et religieux, dominait du lourd édifice de son prieuré l'île dans laquelle grondait une des premières agglomérations de travailleurs, anxieuses déjà du droit ouvrier à créer. Contraste saisissant, mais inutilisable dans ces pages. Decize n'a rien donné à Saint-Just, que son acte de baptême, signé de Saint-Just de Richebourg, Robinot, curé, parrain, dame Françoise Ravard, marraine, Renault, maréchal-des-logis des gendarmes d'Orléans et Robinot. Presque aussitôt la ville établie sur les mines de fer, sur les veines de gypse, la ville aux rougeoyantes fêtes du travail, la ville familiale où son grand-père Léonard Robinot, conseiller du roi, est grenetier du grenier à sel, disparaît de sa vie. Il ne peut même pas en emporter la vision de flamme, de nuit et de ruines, au cœur de la Loire traînante et verte.

Il n'avait pas plus d'un an, en effet, lorsque son père démissionnait de son grade de maréchal des logis aux gendarmes d'ordonnance du duc de Berry. M. de Saint-Just, figure d'ombre sous son catogan poudré, les yeux durs, le nez violent en bec de rapace sur une bouche d'ennui, remâchait depuis longtemps ses déceptions de carrière. Il s'était marié tard, vers la cinquantaine, avec M<sup>lle</sup> Marie-Anne Robinot, plus jeune que lui de vingt ans, et qui nous apparaît, à travers les souvenirs et les anecdotes, douce, bonne, vaguement résignée, toute recueillie dans une chaude affection, très sensible et un peu désarmée. En 1769, le père de M. de Saint-Just mourut, vieillard nonagénaire, à Nampcelles, où il achevait de vivre en régisseur du domaine seigneurial de M. de Buat. La place offrait quelque agrément pour un retraits. M. de Saint-

Just quitta donc l'ingrate gendarmerie, s'arrangea pour obtenir la situation paternelle, et demeura huit ans dans ce petit village de Thiérache, médiocre et triste, à vivre de ses deux petites rentes, des émoluments de son nouvel emploi, et de ses souvenirs militaires.

Enfance, atonie. Le petit Antoine grandit dans un paysage humide et sombre, creusé de vallons, cerné de forêts. Ces horizons courts, aux noires verdure, ne lui apprendront nulle gaieté ; l'entourage familial ne lui inculquera nulle exaltation du cœur. La vie, dans l'étroit domaine, se trouvait limitée comme le paysage, et piétinait sur elle-même indéfiniment. Deux petites filles vinrent très vite compléter la famille, Louise-Marie-Anne en Septembre 1768, Marie-Françoise-Victoire en 1769 : le quinquagénaire rattrapait le temps perdu.

Les jours après les jours. L'ancien brigadier n'était pas plus loquace en retraite qu'en activité, traînait les plus longues heures de ses loisirs à jardiner ou à lire ; M<sup>me</sup> de Saint-Just s'occupait des enfants, des travaux familiers ; et, le soir, à la table commune éclairée d'une trouble chandelle, le petit Antoine, quand M. de Saint-Just troublait le silence fruste, ne devait entendre que de brèves récriminations contre l'armée, dont les hauts grades se trouvaient réservés aux seuls nobles, et contre le système des avancements qui ne s'accordaient qu'à la faveur. M<sup>me</sup> de Saint-Just devait approuver d'une voix lente. L'enfant écoutait ces regrets trop connus, puis regardait, par la fenêtre, la terre crépusculaire, les dernières lueurs sur la forêt, l'ennui battre des ailes aux vitres. Ce fut alors qu'il éprouva le sentiment de l'injustice générale, qui fut l'originale et l'obscur assise de sa conception de la

vie. Rien, ou presque, ne troublait la monotonie des êtres et des choses. Le seul événement, pendant des années, fut l'annonce de la promotion du 28 mai 1772, qui apportait à l'ancien brigadier la croix de Saint-Louis. Antoine grandissait ainsi, replié sur lui-même, méditatif avant l'âge, mais déjà de caractère vif, indocile, avec, autour de lui, l'austérité de la famille et les grandes mélancolies du paysage. Les étés demeuraient comme des fruits verts : le pâle soleil du Nord ne les mûrissait pas. Mais les longs hivers passaient avec une lenteur noire. Les forêts sèches, brutales, emplissaient l'horizon d'une désolation hérissée. Des chasseurs poursuivaient les sangliers en maraude, à coups de fusil et d'épieu. Le petit Antoine écoutait les détonations lointaines. Et parfois, sous les nuages, des cygnes livides volaient lourdement.

Au bout de huit ans, M. de Saint-Just se lassa. Fatigué peut-être lui-même de cette uniformité, désireux plus probablement de devenir enfin son maître, il acheta à Blérancourt, d'un sieur Lefebvre, une assez vaste maison sise rue des Chouettes, tout près de la route de Noyon.

Le paysage, en ces confins des plaines du Nord, paraissait moins sombre, ouvrait des avenues à l'imagination, se révélait actif et vivant. De faibles ondulations. Beaucoup d'arbres encore, en groupes dans les prairies grasses où des bœufs noirs et blancs, immobiles, tachaient l'herbe. Les routes de ces régions, aux premières pluies, se changent en longs miroirs. Mais, certains soirs, une atmosphère irisée caresse la terre, cette sorte de grâce molle, un peu triste, des beaux sites romanesques où l'on sent que dorment des bonheurs qui ne demandent qu'à être réveillés.

Et puis, surtout, une curieuse géographie spirituelle se dessinait maintenant autour de l'enfant. Certes, des forêts épaisses encombraient toujours l'horizon, mais leurs ténèbres grouillaient d'êtres, s'emplissaient du tintement des cloches, de la rumeur des scieries, du halètement des manufactures. La forêt de Saint-Gobain couvrait tout l'est, enfermait à la fois dans sa nuit verte l'illustre abbaye des Prémontrés, ruche cloîtrée d'où essaimèrent, aux siècles dorés du Moyen-Age, plus de dix-huit cents communautés, et la manufacture de glaces, avec son peuple inquiet et violent d'ouvriers ; plus près, dominant le pays, l'énorme masse de Coucy-le-Château, démantelée, livrée au saccage du peuple depuis cent ans, évoquait, hallucination qui blasonnait les soirs, toute la sombre terreur militaire ; vers le nord, le lourd château d'Héristal, où Charles-le-Chauve signa l'édit qui créait administrativement la féodalité, tendait son ombre vers l'Oise. Plus au nord encore, bruissait Chauny, avec sa filature, ses usines, ses corporations, sœurs de celles de Saint-Gobain. Enfin la route qui passe devant la maison Lefebvre, la route droite s'en va vers Noyon, vers la ville où naquit Calvin.

Paysage différent, mêmes personnes. La vie de famille continua là comme à Nampcelles. Les petites filles, grandissantes, animaient la vieille maison de leurs danses roses, de leurs jeux gais, entouraient leur grand frère d'une affectueuse admiration qui ne se démentira jamais. M. de Saint-Just, toujours impassible, bêchait, lisait, se promenait, ombre taciturne, sous une charmille noire. Dans tout le village on révérait le retraitsé, décoré de la croix de Saint-Louis. Quant à Antoine, mâté en apparence, mais prêt à

s'émanciper brusquement, il sentait peser sur lui un joug uniforme et silencieux qui l'irritait. Le paysage l'entourait de tentations ardentes. Tantôt il regardait vers Coucy-le-Château, vers la haute forteresse militaire, déchirée, dont les paysans tiraient maintenant des pierres pour consolider les chaumières ou borner leur champ. Tantôt il jouait sur cette route en fuite vers Noyon, vers la ville d'où partit, près de deux cent cinquante ans auparavant, un homme dur, rébarbatif, qui devait faire braiser sur un bûcher de bois vert le médecin hostile à ses opinions sur la consubstantialité des trois Personnes de la Sainte-Trinité. Donjons abattus, vieilles âmes agressives, il semblait qu'on respirât, dans ce coin provincial, un air de révolte et d'absolutisme.

Un jour, le 8 septembre 1777, un événement douloureux endeuilla la famille de Saint-Just. L'ancien brigadier mourait, à soixante et un ans, ayant peut-être l'impression d'avoir manqué sa vie, sans savoir que ce petit garçon vers lequel il jetait un dernier regard le vengerait de sa carrière tronquée sur la société dont il briserait les castes, sur l'armée dont il libérerait les cadres, sur le roi dont il abattrait le trône. Tout Blérancourt suivit le convoi funèbre. Et le soir M<sup>me</sup> de Saint-Just se retrouva dans la triste maison de la rue des Chouettes, avec trois enfants de dix, neuf et huit ans sur lesquels reposaient tous ses espoirs, et de médiocres rentes.

Le jardin s'ouvrait, désert. Jamais plus le vieux M. de Saint-Just ne se promènerait, rude et muet, sous la charmille noire. C'était l'époque où l'on brûle les herbes, et d'épaisses fumées tiquetées d'étincelles tournaient sur les prairies. Le petit garçon, près de

ses sœurs en robes noires, avait le cœur tout serré. Coucy-le-Château, le souvenir de Calvin. la forêt où psalmodiaient les moines, où les ouvriers polissaient les glaces, la forêt scintillante de cloches et de miroirs se dressait autour de lui. Il ne savait pas. Il ne saurait que plus tard. Étonné, désespéré par cette brusque apparition de la mort, il ne pouvait pas voir encore de la fenêtre où il s'accoudait, dans les hauts symboles qui entouraient et enchantaient son enfance, les images de sa propre vie.



## II

Dans ce bourg triste, sous les ciels du Laonnois souvent ballonnés de nuages pourris, M<sup>me</sup> de Saint-Just vécut des jours difficiles. Son fils, libéré d'une tutelle silencieuse mais énergique, ne pouvait guère comprendre, à dix ans, les soucis qui l'obsédaient. Indiscipliné, frondeur, il s'emporta presque aussitôt, entraîné par la violence de son sang et, mêlé aux gamins de son âge, il emplit vite Blérancourt de ses querelles, de ses rixes, de ses escapades. Le futur élégant revenait souvent en lambeaux. M<sup>me</sup> de Saint-Just manquait de la fermeté nécessaire : enfermée dans sa maison, économisant avec prudence, craintive de l'avenir, elle ne réprimandait que faiblement ce bel enfant aux jolies boucles qui levait vers son visage désolé de si tendres yeux bleus. Enfin, comprenant bien qu'elle ne pourrait l'élever convenablement, prévoyant que, dans quelques années, ces escapades prendraient une autre et plus dangereuse allure, désireuse, d'autre part, de lui assurer une situation, elle décida de l'envoyer au collège de Soissons.

Le collège Saint-Nicolas était alors célèbre dans toute la région. Fondé par Maître Jehan de Farmoutiers, chanoine de la cathédrale, sous le vocable de

l'Hôpital des pauvres clercs de Saint-Nicolas, il se trouvait, à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, dirigé par les Oratoriens, dont l'ordre constituait moins une congrégation qu'un groupement de prêtres associés sous l'immédiate juridiction de l'Evêque. Plusieurs personnages fameux plus tard à divers titres venaient d'y achever ou y poursuivaient encore leurs études : tels Fouché, Daunoa, ou l'avocat Fiquet, futur agitateur de Soissons aux heures révolutionnaires. Ses bâtiments un peu solennels et tout blancs s'encadraient dans une impasse sous les remparts, et l'on apercevait, de la rue Saint-Christophe, la porte d'entrée monumentale dont les colonnes doriques supportaient Pallas et Cérès. Leur reconstruction datait de vingt ans, et Monseigneur de Fitz-James en avait béni les nouvelles architectures. Les jours de congé, les élèves se rendaient à Vignolle, où les Oratoriens possédaient une maison de campagne, heureuse dans les arbres, léguée par le chanoine Portier. Un principal, un préfet, et huit régents assuraient la direction et l'enseignement. Au moment où Saint-Just y travaillait, le P. Sulpice-Marie de Molis était Principal et professeur de philosophie, le P. Rousseau Préfet des Études, et le P. Mannès professeur de rhétorique.

L'éducation y était forte, non point purement latine et littéraire comme elle le resta fort longtemps sous l'influence des Jésuites dans la plupart des établissements français. Les Oratoriens, moins unifiés par la constitution même de leur ordre, montrèrent toujours une plus grande souplesse de direction, une tendance assez forte à accepter les conceptions modernes. Ils enseignaient en français les sciences naturelles, les mathématiques et la géométrie, fournissaient de

**DANS LA MÊME COLLECTION**

Déjà parue : **LA VIE DE**

**FRANZ LISZT**  
par Guy de Pourtalès

**LAZARE HOCHÉ**  
par Georges Girard

**HENRI IV**  
par Pierre de Lanux

**CHOPIN OU LE POÈTE**  
par Guy de Pourtalès

**BICKENS**  
par G. K. Chesterton

**STENDHAL**  
par Paul Hazard

**ŒTNE**  
par Jean-Marie Carré

**BARON LOUIS**  
par C. J. Gignoux

**BEAUMARCHAIS**  
par René Dalsème

**JOHN KEATS**  
par Albert Erlande

**SCHUBERT**  
par Paul Landormy

**LOUIS II DE BAVIÈRE OU HAMLET-ROI**  
par Guy de Pourtalès

**CHATEAUBRIAND**  
par Marcel Rouff

**MARÉCHAL DE RICHELIEU**  
par R. Honnert et M. Augagneur

**R. L. STEVENSON**  
par Jean-Marie Carré

**BEETHOVEN**  
par Édouard Herrlot

**MOLIÈRE**  
par Ramon Fernande

**VATEL**  
par Jean Moura et Paul Louvet

**WILLIAM COBBETT**  
par G.-K. Chesterton

En préparation : **LA VIE DE**

**GRACCHUS BABEUF**

par Ilya Ehrenbourg

**BAKOUNINE** par Hélène Iswolsky. — **LA REINE ELISABETH**  
**ET LE COMTE D'ESSEX** par Lytton Strachey. — **SCARRON**  
par J. Jerome. — **MOZART** par J. Cocteau et L. Laloy. — **MARC-**  
**AURÉLE** par Drieu la Rochelle. — **DESCARTES** par Paul Valéry

**TALLEYRAND**  
par Jacques Sindral

**MONTAIGNE**  
par Jean Prévost

**HOFFMANN**  
par Jean Mistler

**BIGNAËLI**  
par André Maurois

**CYRANO DE BERGERAC**  
par Louis-Raymond Lafèvre

**DELACROIX**  
par Pierre Courthlon

**ALEXANDRE DUMAS PÈRE**  
par J. Lucas-Dubreton

**FERNAND CORTÈS**  
par Jean Eubelon

**LA FAYETTE**  
par Jacques Kayser

**ATTILA**  
par Marcel Brion

**BOYA**  
par Eugenio d'Ors

**LOUIS PASTEUR**  
par Henri Drouin

**CROMWELL**  
par John Drinkwater

**PHILIPPE II**  
par Jean Casso

**SAINT LOUIS**  
par Jacques Boulenger

**CLAUDE MONET**  
par Marthe de Fels

**SOEURS BRONTË**  
par Emille et Georges Romieu

**M<sup>me</sup> DE MAINTENON**  
Gonzague Truc

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

